

JOURNAL LITTÉRAIRE

Barbey d'Aurevilly, Jeandrieu,
Quignard, Cioran, Ndiaye...

■ MICHEL CREPU ■

Lundi

J'écris ces lignes, nous sommes le 6 juillet, je sais que je ne serai lu, dans le meilleur des cas, que début septembre. Les hirondelles voleront bas, la lumière sur les chaumes ne sera plus la même qu'en ces journées de plein zénith. Se souviendra-t-on alors des obsèques de Michael Jackson ? Certainement plus que des œuvres critiques de Barbey d'Aurevilly, dont vient de paraître, aux Belles Lettres, le quatrième volume (1). Un enchantement, pourtant. Michael Jackson était-il un enchanteur ? Je n'en suis pas sûr. Un magicien ? Non plus. Je dirais plutôt : un acrobate. Du reste, on a comparé certains de ses gestes au mime Marceau. Je me souviens du mime Marceau, dans la chaleur étouffante du théâtre municipal d'Étampes, faisant glisser ses mains gantées de blanc sur une paroi invisible, nous admirions cela comme s'il se fût élevé dans les airs. Michael Jackson avait tendance à s'élever dans les airs, musicalement. L'Amérique a aimé cela à un degré inimaginable, et il faut bien le constater, la planète tout entière. Cela veut tout de même dire quelque chose. Marc Fumaroli, dans son « Grand Tour » américain eût pu se pencher sur son cas, il y aurait peut-être trouvé matière à comparaison avec le crayon vénitien d'un Tiepolo. Ce qui n'allait pas, chez Michael Jackson, c'était l'habillement : ses vestes d'amiral à gros boutons dorés ne valaient pas les épaulettes bleu satin ou rose fuchsia de l'immortel *Sergeant Pepper's* des Beatles, elles étaient tout bonnement de mauvais goût. L'Amérique a très souvent mauvais goût, alors que l'Angleterre n'y arrive pas, quoi qu'elle en ait. Un soudard de la banlieue de Londres, gorgé de bière, a toujours moins mauvais goût qu'un fan de Los Angeles bouleversé par la mort de Michael Jackson. C'est que le soudard a sûrement gardé sur lui la trace, l'écho du Grand Siècle qu'aime tant Marc Fumaroli. Pourtant, il y avait une belle oraison funèbre à composer sur le Bambi d'Hollywood. Et puis enfin, ce *Billie Jean*, tout de même, tout de même...

Quant à Barbey, nous tenons ici le quatrième volume de son *Œuvre critique*, sous le titre général de *Les œuvres et les hommes : littérature épistolaire ; mémoires historiques et littéraires ; journalistes et polémistes, chroniqueurs et pamphlétaires ; portraits politiques et littéraires*. On court de Balzac à madame Récamier, de Saint-Simon à Philarète Chasles, de Constant à l'abbé Galiani, etc. La lecture seule de la table des matières donne l'impression d'être comme un enfant à la foire du Trône : on voudrait tout essayer, monter dans tous les manèges. Du reste, je vois très bien ce génial Barbey assis dans sa cabine, appuyant sur un gros bouton rouge tandis que les chenilles s'ébranlent aux cris des jeunes gens qui s'amuse. Pour nous qui aimons tant Sainte-Beuve (dont Michel Brix vient de donner une édition complète des *Portraits contemporains*, qui pèse vingt kilos, aux PUPS), la lecture de Barbey sonne comme un immense éclat de rire. Bordel de merde, songeons-nous, ce type a la frite. Où Sainte-Beuve s'avance comme un chat, frôlant sans cesse, ne touchant jamais, Barbey tripatouille, farfouille, retourne, renifle, donne son avis avec force points d'exclamations. Et que l'on ne croit pas que cela manque de finesse : au contraire ! Barbey peut farfouiller, écrire à cru et faire montre de la même subtilité que Sainte-Beuve. Voici l'abbé Soulavie, qui a rédigé les mémoires du maréchal de Richelieu (je rappelle brièvement que l'abbé Soulavie, entre autres activités honorables, est l'homme qui a le premier exhumé, en 1788, les *Mémoires* de Saint-Simon) :

« L'abbé Soulavie était un de ces prêtres ambitieux comme on en vit beaucoup aux approches de la Révolution, que leur soutane gênait aux entourmures et qui la traînaient bien bas avant de la jeter aux orties. Il valait à l'hôtel d'Aiguillon, où il était une espèce de grison politique à l'usage du duc, une plume à tout faire et qui fit sa main ; car il resta nanti, quand la Révolution fut arrivée, des papiers dans lesquels on lui avait permis de fourrager et auxquels il ajouta beaucoup d'autres papiers des bibliothèques publiques, qu'on lui laissa piller tant qu'il voulut. Il fut l'ami de Collot d'Herbois, de Barrère, de Chabot, le défroqué comme lui. »

J'aime aussi beaucoup le chevalier de Boufflers, aimé de madame de Sabran : « ce polisson de petit abbé à bénéfices de Boufflers, qui devint le chevalier de Boufflers, un chevalier de Malte comme ceux dont parle Guy Patin, "cadets de bonne maison qui voulaient bien ne rien savoir et ne rien valoir, mais qui voulaient tout avoir". »

Ce « valetait », ce « grison » et ce « petit abbé à bénéfices » sont du meilleur effet.

Il y aurait également à ressusciter brièvement la mémoire de Guy Patin (souvent cité par Sainte-Beuve, un drôle, un amusant, qui aura marqué son temps de quelques notes, j'y reviendrai un de ces jours prochains).

Il n'est rien de plus excitant à observer qu'un catholique qui aime le XVIII^e siècle, et c'est le cas de Barbey. En cela, il ressemble à Joseph de Maistre, dont la haine pour le même XVIII^e siècle figure l'un des plus beaux aveux d'amour que compte l'histoire de la littérature. On sent bien que Barbey s'ennuierait à mourir s'il n'avait pas le XVIII^e pour le distraire. C'est qu'il y trouve une justesse de ton, une forme de vérité sur l'espèce humaine ignorée des autres siècles. Son *punching-ball* préféré. Il est un Stendhal à l'envers : l'auteur de *la Chartreuse* part du XVIII^e et tombe ébahi devant la Rome baroque des grands papes ; l'auteur des *Diaboliques* part du Vatican et tombe ébahi devant le ballet libertin. Lui aussi a bien senti qu'il y avait un problème dans cette fausse rupture qui oppose fallacieusement l'esprit de Voltaire à celui du saint-père : Balzac, dont il lit la *Correspondance*, lui semble de ce point de vue un Michel-Ange (pardon : c'est moi qui pense à Michel-Ange ; Barbey, lui, le compare à Lope de Vega avec ses dix-huit cents pièces de théâtre, mais dix-huit cents pièces, ajoute-t-il, ne font pas une *Comédie humaine*). Balzac fait la synthèse. Balzac, écrivain baroque, le seul vrai baroque français ?

Au fond, c'est très simple : Barbey aime le XVIII^e par haine de la prudence, du cléricalisme. Catholique, oui ; prude, clérical, non. Cela s'oppose au lieu de s'ajouter. Le XVIII^e est peut-être athée, mais il ne ment pas : cela suffit. Il hait le cléricalisme (mise en épargne de l'Éternel), il goûte (en secret) à la transcendance, complice de l'instant. Mieux vaut un athée qui ne ment pas qu'un dévot hypocrite. Pourquoi le catholicisme, dans ces conditions, où pullulent les dévots ? Parce que le catholicisme est malgré tout, surtout malgré lui-même, une machine à détruire la superstition.

Mercredi

De Jacques Perret, extrait de *Bande à part*, scène de l'exode, juin 1940 :

« Je me souvenais d'un autre fauteuil de ce genre mâtiné Louis XIII-Fallières qui m'était apparu dans un champ pendant la retraite de juin 1940. Le crépuscule était chaud, suant d'angoisse, tremblant de canonnade et le grand fauteuil tourné contre le soleil se dressait dans le chaume, face à la route, épave solitaire, et majestueusement disponible. Dix mille, vingt mille vaincus défilaient devant lui comme des générations de petits-neveux désemparés devant le fauteuil vide du grand-père. Tout le monde faisait tête-à-droite et chacun saluait à sa manière : quolibets harassés, injures à voix blanche, silences pathétiques, évocations délirantes, appels cyniques aux roudillons sans remords, sinistres bafouillages de somnambules, et lui, siège éventré, tripes dehors, se dressait orgueilleusement, le dossier largement offert et les pieds solidement fichés dans la terre lorraine. Prince, où es-tu ? Le trône vacant passait en revue la débâcle. »

Jeudi

Que je me penche un peu sur la rentrée littéraire.

Cet aérolithe stupéfiant, d'abord, chez Stock, d'un certain Georges-Noël Jeandrieu (2) : *Vingt-cinq ans où je me trouve*. Un objet autobiographique, venu des berges de la Saône, du côté de Trévoux. Plus de 700 pages. À l'endroit où je suis arrivé, l'auteur, âgé de 12 ans, vient de faire son entrée chez les « bons pères » – un collège, ou plutôt un petit séminaire qui ne dit pas son nom. On est à cheval sur la fin des années quarante et le début des *fifties* : quelques « bananes » d'espèce Presley font leur apparition dans les couloirs de ce pseudo-couvent qui tient des *Disparus de Saint-Agil*. Comment le *rock and roll* a-t-il pu se faufiler jusqu'ici, dans ce monde où l'on réveille les élèves à 6 h 30 au son de : « Aimé soit partout le Sacré-Cœur de Jésus ! » ? À quoi la meute des clergeons doit répondre : « À jamais ! » Et la journée peut commencer.

Pourquoi ce livre ? Je veux dire : pourquoi mon radar a-t-il crépité tout de suite, flairant le singulier ? Le titre d'abord, totalement énigmatique (j'en saurai peut-être plus long plus loin ? Sinon, tant pis, ce serait même mieux de ne rien comprendre à ce titre), le nom de l'auteur, suavement complexe ; et puis surtout : le sentiment immédiat qu'il y a là une certaine musique ; sous le couvert d'une prose simple, une prose de récit, étrangement sage et souple, nuancée et ouverte, quelque chose de dense, de profond, avec on ne sait quoi de bataillien, redoutable probablement. Pensé aussi au cher Jacques Borel, l'auteur bien oublié de *l'Adoration*. Un même souci de dire aussi pleinement que possible l'enchaînement d'une histoire

personnelle. Mais y a-t-il autre chose, en ce qui concerne l'histoire, que du singulier ?

L'auteur écrit : « J'ai toujours aimé être unique en mon genre. »
Je continue ma lecture. À suivre...

Vendredi

Toujours la rentrée.

Pascal Quignard (3), *la Barque silencieuse*. Très beau, très. Des pensées, comme on le dirait de morceaux d'onyx, ou de bois noir.

J'aime ce bref chapitre :

« Ménéphron

Ménéphron ne vit jamais une eau calme. Il ne vit jamais de surface de bronze. Toute sa vie il ignore son visage.

La liberté commence dans l'absence de visage. »

Quignard, un monsieur de Port-Royal, vivant au milieu du grec et du latin. Il pense à sa grand-mère – et à sa vieille Bible –, morte, seule, « sur le tapis du couloir, le long du long couloir tapissé de livres... ». Quignard recopie le « latin mystérieux » – *Petrus dixit ad Jesum...* Et tout à coup il trouve que quelque chose dérape dans le texte, une malignité à l'œuvre. Alors il relit... Des siècles que ça dure...

Textes étranges, compacts, matière de pensée. Pour la première fois, j'aime cette compacité, cette façon méditative, physique, d'aller chercher le vrai. Un anachorète d'Épicure, un augustinien de chez Blaise Pascal perdu dans un songe d'Italie, à la jouissance sombre, romaine.

Samedi

Notes au sujet de la cérémonie d'hommage à Michael Jackson, dans l'immense salle du Staples Center à Los Angeles. Le cercueil métallique, croulant sous les fleurs, monté sur un chariot d'acier à roulettes. Le premier rang occupé par la famille, tous portant des lunettes noires. Brooke Shields, évoquant son ami, leurs débuts dans le spectacle, elle à 11 mois, lui à 5 ans. Un film montre Michael Jackson à cette époque (mettons qu'il a 7 ans, maximum), coiffé d'un canotier rose, ondulant au micro comme un *crooner* de 50 ans. Brooke Shields dit qu'ils ont dû apprendre, elle et lui, à être des adultes très tôt.

À la télévision, Philippe Manœuvre dit que Michael Jackson était d'une timidité exceptionnelle et Shields qu'il avait une voix d'enfant dans un corps d'adulte. Pleurs, larmes retenues, du cinéma qui n'est pas du cinéma, du cinéma quand même : l'Amérique dans ses grandes heures sentimentales, lyriques, mortifères. Seul le bassetteur Magic Johnson s'exprime sans effet particulier. La chorale finale, *We are the World*, etc. Fraternité paradisiaque, prière, gospel, on en revient toujours là. Les enfants de MJ mâchant du chewing-gum, l'air absent. Ce n'est pas une messe, il y a un cercueil à la place de l'autel, le music-hall américain dans ses pompes funèbres, incroyable pour un Européen. L'œil du vieux sceptique voltairien devant ce ruissellement kitsch. Imaginé un Cioran caché dans la foule. Un cafard ricanant au milieu des anges sucrés. Ce qu'il aurait pu en écrire. Cette pâtisserie funéraire qui ne craint absolument pas le *pathos* et arrive à réellement émouvoir (les Jackson faisant cercle, tous habillés de noir, on eût dit un groupe de marionnettes dans un conciliabule étrange) : le *show* continue, il a une valeur métaphysique contre les forces déchaînées du Mal. Le *show* éponge tout. Imaginons un instant la réalité, MJ avec sa tête de mort-vivant, les médicaments partout, les injections folles, ce qu'a pu être le quotidien de ce Bambi halluciné perdu dans son Neverland disneyien. Il allait remonter sur scène, des images de répétition le prouvent, il y a eu un combat du Bien contre le Mal jusqu'au bout. Le Mal a gagné la première manche, le Bien remporte la seconde : le *show* continuera, on dit que les Jackson vont assurer la tournée que Michael devait faire à lui tout seul.

Lundi

Je reprends ma rentrée littéraire.

Mes bonnes lectures de la première tournée, en plus du Jeandrieu et du Quignard, qui me semblent dominer l'affaire :

Dany Laferrière, *l'Énigme du retour* (Grasset)

Laurence Plazenet, *la Blessure et la soif* (Gallimard).

Simon Liberati, *l'Hyper-Justine* (Flammarion)

Sébastien Lapaque, *les Identités remarquables* (Actes Sud)

Mon sentiment est que cette rentrée est d'un excellent cru.

Quand je pense à cet imbécile de journaliste du *Times* qui se lamentait sur le déclin français.

Mardi

Relu pour la circonstance ce curieux texte de Cioran : *Valéry face à ses idoles* (4). Valéry, vu par Cioran, comme un mystique « bloqué ». Il écrit :

« Tout analyste impitoyable, tout dénonciateur des apparences, à plus forte raison tout « nihiliste », n'est qu'un mystique « bloqué », et cela uniquement parce qu'il répugne à donner un contenu à sa lucidité, à l'infléchir dans le sens du salut, en l'associant à une entreprise qui la dépasse. »

Cioran le sait bien, les ennuis commencent avec la mystique, la question du dépassement, du salut : comment, sous quelle forme, à quel prix, etc. Valéry est-il la seule solution, si l'on peut user d'un tel terme ? Pour ma part, si je puis me mêler de cette conversation, je ne le crois pas.

J'aime penser qu'il y a un chemin, une sente, à mi-côte, entre le « salut » (trop coûteux) et la contemplation cérébrale de son pur esprit à la manière de Valéry.

Au fond, je choisis Larbaud, dont Gallimard vient de donner la version intégrale du *Journal*. Voilà quelqu'un en qui se noue admirablement le sens de l'intériorité et la générosité du regard sur autrui. J'y reviendrai, bien entendu.

Jeudi (note du 16 août)

À l'heure d'aujourd'hui, le grand livre de la rentrée, pour moi, est *Trois femmes puissantes* de Marie Ndiaye. La force, la maîtrise sont là, dans ce curieux triptyque qu'on dirait un évaluateur d'intensités. Le récit romanesque proprement dit est là aussi, mais l'on sent bien que ce n'est pas une préoccupation principale chez Marie Ndiaye. Au fond, il ne sert qu'à précipiter une combustion, à allumer le feu. Quand le feu brûle, ce sont les flammes qu'on regarde, non les branches. Ainsi pour ce personnage de Rudy Descas, dans la partie centrale du livre, dont on apprend qu'il vient d'adresser à sa femme Fanta une poignée de mots irréparables. L'histoire de Rudy Descas, nous en retirons des bribes et même un peu plus au fur et à mesure de notre lecture : un brave garçon qui aurait pu réussir (à quoi cela tient-il ?) et se retrouve finalement dans la peau d'un raté quelconque, que son patron et meilleur ami d'enfance trompe avec ladite Fanta. Il y a là matière à un portrait, à une his-

toire dont on pourrait remonter le fil et le livre se déploierait d'une tout autre façon. Mais l'attention converge vers ce point unique, un lieu de langage, quelques mots, tout à coup un Himalaya opaque : qu'est-ce qui pourrait faire que l'irréparable devienne quand même réparable ? Marie Ndiaye est trop bon écrivain pour donner dans le *happy end* à peu de frais non plus que dans l'écrasement obstiné. Ce qu'il y a de fort dans son livre, c'est justement d'arriver à faire sentir l'épaisseur de l'obstacle, énorme, suffocant et en même temps on ne sait quelle part d'indécision, d'aléatoire. Je songe tout à coup qu'il y avait chez Marcel Arland le nouvelliste de ces rapports de force qui semblaient condamnés d'avance et puis surgissait à l'extrême fin on ne sait quelle bribe de mot salvateur. Quoiqu'il n'y ait rien à voir, au plan du style, entre Marie Ndiaye et Marcel Arland, j'y retrouve un même besoin de peser, d'évaluer la puissance du mal dans les affaires humaines. Cela a été déjà dit au sujet de Marie Ndiaye, je le répète ici encore une fois : nous sommes bien là chez Faulkner. Ou plutôt non : nous sommes bien chez Marie Ndiaye, une Marie Ndiaye ayant parfaitement assimilé la leçon du maître.

Un mot au sujet de Nicolas Fargues et *le Roman de l'été* (POL), au titre si volontairement « plage » que l'on se doute évidemment d'un piège. À vrai dire, de piège, il n'y en a pas vraiment. On est ici à la fois chez les Bidochon (une histoire pathétiquement médiocre de vue sur la mer à extorquer au voisin) et dans le cinéma d'un Éric Rohmer : un Américain de 55 ans décide de se mettre à la « littérature », sa fille vient en week-end avec une amie, etc. Tout cela est mené très brillamment, l'auteur disparaissant derrière ses phrases bien peintes comme les volets du bord de mer : tantôt l'on penche à la satire sociale, tantôt à la sonate mélancolique pour « quinquas ». Nicolas Fargues ne se résout pas véritablement à choisir, ou, ce qui serait encore mieux, à faire la synthèse de ces deux penchants. Du coup, quoique sans ennui, le lecteur a l'impression d'un essai d'histoires, un peu au fond comme John l'Américain essaie des « débuts » pour se convaincre de sa trempe d'écrivain. Il est certain que Fargues est un excellent peintre de comédie de mœurs, sachant toujours nous donner la « VO », le petit film des pensées plus ou moins inavouables qui défile sans arrêt sur notre écran intime. Pour ce qui est de l'inavouable, il ne faut rien exagérer non plus : rien ici qui menace de dynamiter quoi que soit. Nicolas Fargues voit bien et juste, il n'est pas cruel, il prend peu

de risques, de crainte sans doute d'abîmer la belle blancheur de ses volets.

Je note encore, au sujet de Barbey, ces lignes extraites d'un cahier inédit de l'auteur des *Diaboliques* que Grasset publie sous le titre *Omnia* :

« Un grand génie se forme à l'aide d'un autre moins par assimilation que par frottement. Le diamant seul polit le diamant. La philosophie de Descartes a non pas enfanté mais fait éclore Spinoza. »

Barbey a aussi noté dans la correspondance de Marguerite de Valois l'expression : « pleurer à creuser le caillou ».

1. Jules de Barbey d'Aureville, *Œuvre critique, IV. Les œuvres et les hommes* (Deuxième série, volume 2), Belles Lettres, 1136 pages, 80 euros.
2. Georges-Noël Jeandrieu, *Vingt-cinq ans où je me trouve*, Stock, 768 pages, 27 euros.
3. Pascal Quignard, *la Barque silencieuse*, Seuil, 238 pages, 18 euros.
4. Emile Michel Cioran, *Valéry face à ses idoles*, L'Herne, 2007, 78 pages, 9,50 euros.
5. Marie Ndiaye, *Trois femmes puissantes*, Gallimard, 320 pages, 19 euros.